



Deux ou trois choses que je sais de Paul

Jean-François Baré

► **To cite this version:**

Jean-François Baré. Deux ou trois choses que je sais de Paul. Champion, B. L'Etranger intime : mélanges offerts à Paul Ottino : Madagascar, Tahiti-Insulinde - Monde Swahili - Comores - Réunion, Université de la Réunion, pp.31-44, 1995, 2-907064-23-1. <ird-01302148>

HAL Id: ird-01302148

<http://hal.ird.fr/ird-01302148>

Submitted on 13 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Deux ou trois choses que je sais de Paul

Jean-François Baré
ORSTOM, Paris.

(Version personnelle très légèrement révisée d'un texte paru en 1995 dans *L'Etranger intime : mélanges offerts à Paul Ottino : Madagascar, Tabiti-Insulinde - Monde Swahili - Comores - Réunion*. Saint-Denis : Université de La Réunion, 1995, Textes réunis et présentés par Bernard Champion).

L'hommage est un genre difficile, et ce d'autant plus qu'il est sincère. Comment, d'une part, parler d'un homme que l'on a connu depuis si longtemps -bien avant l'invention du traitement de texte, en tout cas- sans parler de lui en personne ? Car, après tout, c'est bien de cette personne que des œuvres sont venues ; les livres, malgré les apparences une fois qu'on les a en main, ont bien été écrits par *quelqu'un*. Comment, d'autre part, parler de ce quelqu'un en personne sans déroger à cette exigence de discrétion sans laquelle la vie est si peu vivable ?

Il y a ici une sorte de *double bind* ; mais peut-être est il consubstantiel au projet même de l'ethnographie. Certaines œuvres de Paul, ou certains aspects de ces œuvres -je pense tout particulièrement à Rangiroa¹- me semblent avoir rendu au mot ethnographie la fragile fulgurance qu'on aurait toujours dû lui reconnaître, au moins depuis Proust. Malgré les hommages, peu de gens semblent s'en être vraiment aperçus sur le moment. Ces apports de la vraie ethnographie, Clifford Geertz les exprima plus tard en rebaptisant cette dernière « anthropologie » : « la tâche artisanale qui consiste à voir de grands principes dans des faits purement locaux »², la soit disant « description ethnographique exhaustive » de la fabrication d'un sabot par un natif de Saint Benoît du Sault, fût ce le 17 Septembre 1947 et eut elle duré 1 heure et 23 minutes, étant dès lors renvoyée dans l'innommé à moins de relever, comme le suggérait Claude Vogel, du style littéraire du nouveau roman³.

(¹) *Rangiroa. Parenté étendue, résidence et terres dans un atoll polynésien*, Paris, Cujas 1972.

(²) C.Geertz *Savoir local, Savoir global*, Paris P.U.F. 1986 :207 (traduction française hélas désastreuse de *Local Knowledge*, Chicago, Chicago University Press 1983)

(³) Dans son livre *Parenté et Régulation sociale*, inédit quand ce texte a été écrit et désormais publié chez Geuthner, Paris 2008.

En tout cas Mr Paul Ottino, dans Rangiroa, parle de gens : de Mama Te'ipo, de Punua Tepehu, d'autres encore ; ainsi de Tihiva Autai, 70 ans en 1965, qu'il voit tirer d'une pirogue un masque et un fusil sous marin, et qui « répondant à l'interrogation muette remarqua qu'il n'était pas vieux, car étant seul il ne pouvait pas se permettre de l'être ». Voici Punua parlant p. 127 alors qu'ils pêchent de concert :

« la chasse trop prolongée avait attiré les requins qui excités par le sang (...) s'enhardissaient à arracher le poisson du bout des flèches. Une dernière plongée dans l'eau sombre, un dernier poisson déchiré et happé sitôt qu'il est harponné, nous sommes environnés par une meute de requins raira soudain déchainés, se mordant les uns les autres. Je n'ai jamais su comment nous nous retrouvâmes indemnes dans l'embarcation. D'un revers de main Punua enleva son masque, pressant du même mouvement ses cheveux ruisselant ; puis, encore essoufflé, partant d'un rire énorme : « c'était l'ino roa (très mauvais)... nouveau temps : il ne faut pas avoir peur des *ma'o* (des requins) les *ma'o* sont des bêtes (*animara*)... nous nous sommes des hommes (*ta'ata*) puis, à voix plus basse et pensif : « les hommes n'ont pas peur des bêtes ».

Lorsqu'il parle des gens de Rangiroa c'est bien un univers culturel, forcément plus large que l'expression des seuls personnages, que le lecteur perçoit. Alors, comment parler de deux ou trois choses que j'ai crues apprendre de Paul sans parler de lui ?

L'une de ces découvertes : enseigner l'anthropologie de la parenté avait quelque chose à voir avec la danse. Ce style, il est vrai, lui est aussi personnel que le chassé-battu l'est à Merce Cunningham. Il n'y a rien de plus ingrat, paraît-il, qu'enseigner l'anthropologie de la parenté. Dans ses cours un suspense était toujours ménagé par l'effet de ce que nous nous accorderions plus tard avec Claude à appeler un redoutable jeu de jambes. Le tissu universel de la consanguinité et de l'alliance, unissant en gros toute l'humanité était tout d'abord figuré au tableau ; dans ce premier temps et malgré le soin du dessin, cela ressemblait assez à un fouillis. On ne pouvait alors rester indifférent à l'expression corporelle du responsable de l'unité de valeur « parenté et organisation sociale » du département d'Ethnologie de la faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Paris X Nanterre. Le corps, légèrement replié sur lui même, scrutant ce qu'on tendrait à appeler sa proie, s'apprêtait à se détendre vers elle ; mais ce bond semblait dépendre de l'hésitation rythmique des deux pieds, balançant d'avant en arrière à la manière d'un tango. Quand le temps venait, c'est avec une étonnante sûreté que la craie parcourait soudain le tableau en diagonale, d'oncle maternel à

neveu utérin et ainsi de suite -pour l'éternité, pour ainsi dire- alors que le visage s'épanouissait en une sorte d'expression jubilatoire voire rigolarde, si spontanée et si inattendue chez un professeur que l'assistance en restait bouche bée.

D'un coup la « règle oblique » des systèmes Crow pouvait s'inscrire dans la mémoire, en ce que le mouvement de la craie exprimait pour ainsi dire son oblicité, unissant des gens qui s'appelaient tous pareil, bien que de génération différente-quelque chose de particulièrement difficile à saisir pour quelqu'un qui - comme beaucoup d'étudiants je suppose - ne connaissait guère que les « cousins », mais aurait peut-être eu du mal à définir en quoi ils étaient ou non « germains ». Le geste incarnait mieux qu'aucune parole cette *skewing rule* de Floyd Lounsbury, en ce que *to skew* est utilisé pour la préparation des brochettes⁽⁴⁾. De tout ceci témoignait ensuite une succession de « MB » (*mother's brother*) impeccablement calligraphiés. (Quelques commentateurs avaient visiblement attiré l'attention de Paul sur l'importance de la calligraphie.) Du même coup la toujours étonnante sélection opérée par les systèmes culturels dans un stock d'éléments virtuellement communs, si souvent évoquée par Cl. Lévi-Strauss, était pour ainsi dire figurée, mimée, dansée. Je ne compris bien sur que plus tard ce que tout ceci pouvait bien vouloir dire dans « le réel » (Paul ne s'y étant pas attardé en ce cas, tant cela paraissait évident pour lui), lorsque je lisais la biographie de l'Indien Hopi Talayesva s'étonnant que quelqu'un de plus âgé que lui l'appelle « oncle maternel ». Ceci montrait au moins que les systèmes de parenté ne sont pas des énigmes que pour les ethnologues, tout particulièrement les systèmes dits « Crow » et « Omaha » dont l'explication est un peu à la théorie ethnologique ce que le Masque de Fer est à l'historiographie populaire. Je le percevais plus tard à ses côtés, sur le terrain.

J'ai découvert aussi, grâce à lui, que les professeurs d'université étaient des gens réels ou normaux si l'on veut, ce qui entraîne beaucoup de conséquences dont je voudrais parler ensuite. Je n'entends pas bien sur normalité au sens de la pathologie, mais plutôt au sens de la comparabilité avec l'espèce humaine ; des demi-dieux, et non des dieux. Parmi d'autres fortes personnalités celle de Paul Ottino prenait un singulier relief en ce qu'elle semblait peiner à se conformer à cette exigence de distance que chaque enseignant connaît bien, comme une condition éventuelle de sa « survie » psychologique. Cela ne semblait pas soucier notre héros ; si ce

⁽⁴⁾ Communication personnelle d'Annie Hubert, 1993

n'était pas là l'effet de sa prudence, c'était en tout cas celui de sa générosité. Dans les échanges l'homme tenait pour ainsi dire table ouverte ; il faisait irruption dans la bibliothèque en informant l'assistance pantoise qu'il « aimait cette vie régulière après être passé d'un continent à l'autre » ; se saisissait d'un lecteur et de son livre, pour lui demander s'il n'avait pas lu la préface à la première édition ; sortait de sous son bras quelque ouvrage récent pour informer l'otage médusé de ses commentaires, lui montrant à l'appui quelque photo hors texte ; lui rappelait que c'était bien d'emprunter les livres mais qu'il fallait autant que possible les « acquérir » (c'était son expression) ; après quoi il partait comme il était venu.

Voulait-on boire un café, demandait-il ; les gauchistes le décevaient, commentait-il ; et lorsque des pelotons casqués, requis à l'initiative du préfet de la Seine faisaient une nouvelle fois irruption dans un campus soudainement enfumé de gaz lacrymogènes, c'était non sans drôlerie qu'il déclarait futile de continuer à parler de la segmentarité arabe ; c'était en effet impossible dans le vacarme des grenades, dans le soudain tohu-bohu des couloirs et la chute des mobiliers déversés depuis les étages sur « les flics ». Il y avait dans son attitude quelque amorce de travaux pratiques sur l'anthropologie de l'institution ; pourtant, en ces années, des analystes institutionnels patentés s'en chargeaient, mais peut être avec moins de spontanéité. Non sans quelque malice les retardataires étaient chaleureusement salués par leur prénom, comme s'ils étaient les invités attendus d'un diner en ville, et ils se voyaient parfois même offrir une chaise par celui que l'on aurait pu prendre pour le maître de maison.

On comprenait qu'il avait vraiment voyagé, qu'il avait rencontré des gens non moins réels que lui ; c'était moins immédiat pour des enseignants aussi talentueux, mais plus distanciés pour des raisons qui pouvaient tenir à l'institution, à leur tempérament, ou aux deux. Les cours d'« Ottino » étaient aimés par des publics bien loin d'être bête, mais qui pouvaient se soucier comme d'une guigne de l'ennuyeux « échange généralisé ». Ils savaient simplement qu'ils y recueilleraient l'une de ces courtes anecdotes dans la langue, ou l'un de ces souvenirs de terrain plus illustratifs qu'un long discours, qu'ils se distrairaient ce faisant mais surtout qu'ils emmèneraient dans leur besace quelque précieux caillou, quelque fétiche de la mémoire. Quoi de plus attirant, en effet, que de s'amuser à l'école ? On pouvait pratiquer l'attention flottante, exercice où un duo de jeunes filles était passé

maître, profitant de ce symposium permanent pour de vastes tours d'horizon de la vie quotidienne et syndicale dont la durée coïncidait exactement avec celle du cours ; c'était un ronron familier, comme celui d'un poêle, qu'il ne se souciait guère d'interrompre. C'était un cours surchargé de bibliographies calligraphiées au tableau ; il était poussé du désir de bien faire de quelqu'un qui, je l'apprendrais plus tard, tenait alors l'Université pour quelque chose de trop grand pour lui. C'était souvent, aussi, un enseignement par métonymie ; les petites choses exprimaient les grandes choses qui les contenaient, et que, par quelque modestie miraculeusement inhérente à l'esprit humain, elles préféraient ne pas exprimer. Ainsi de ce proverbe espagnol qu'il aimait à citer dans la langue et qui référait à ce qu'on appellerait plus tard la marginalité ; « peut-être suis je fou » disait le fou du village espagnol « mais eux ils travaillent et moi je ne travaille pas ». D'ailleurs, il citait tout dans la langue, si bien qu'en ces époques de sous-développement linguistique on avait la preuve vivante que l'Anglais, le Malgache ou le Malais n'étaient pas que des publicités de chez Berlitz.

Pourtant, il n'était pas si facile de parler avec lui : il semblait toujours possédé par quelque urgence intérieure. Signe astrologique Bélier, ne pourrais-je m'empêcher de remarquer quelques années plus tard, inévitablement atteint par l'obsession astrologique de Californiens du Pacifique. Il semblait suivre une sorte de trace fiévreuse, si bien qu'il évoquerait vite pour moi un Objet Volant Non Identifié ; on en recevait des signaux mais l'opération inverse n'était souvent pas techniquement possible. Cette fièvre, cette sorte d'inquiétude, cette curiosité toujours inassouvie beaucoup de ses élèves et de ses collègues les connaîtraient plus tard. Alors qu'il était à Paris il voulait être à la Réunion ; mais de la Réunion il avait une irrépressible nostalgie de Madagascar ; cependant, il aimerait échapper après tout de Toamasina pour vivre en Australie, encore que Tahiti aurait peut être convenu comme deuxième résidence. Alors que des péripéties l'avaient autrefois éloigné de Tahiti pour Hawaï, où le East-West Center venait de se créer, c'est à Majunga qu'il avait mis la touche finale à Rangiroa ; mais dans l'avant-propos de Rangiroa c'est « la plus grande des nostalgies » qu'il confessait pour cette période américaine. Le monde vu au travers de ces déplacements, de ces envies et de ces regrets semblait un « village global », mais pas exactement au sens de Marshall Macluhan. Nous trouvant dans un restaurant, voisins de table d'un professeur du Muséum d'histoire Naturelle, les deux hommes se mirent à se raconter leurs voyages des mois passés, jusqu'à ce qu'aux autres

tables se crée un silence qu'ils finirent par remarquer. « Je crois qu'il nous faudrait parler moins fort » me dit Paul en aparté, « car ça fait un peu *showing off* ». Cela l'étonnait un peu, tant le voyage lui paraissait un état normal, quoiqu'il en coutât dans tous les sens de ce terme. Si je peux à peine intérioriser cette perception, après vingt années de voyages divers dont quelques unes d'une terreur des avions et d'un dégoût profond des départs, que dire de celle de l'étudiant que j'étais, qui n'avait jamais guère été plus loin que Beckenham, Kent, Angleterre ?

Lors du premier comité professionnel où je fus admis (en fait, introduit par lui comme une marchandise de contrebande) je le verrais après un échange de propos peu amènes dessiner fébrilement : c'était un boutre toutes voiles dehors, l'un de ces boutres qui écument les Comores et le Nord de Madagascar. C'étaient ses notes. Plus tard je lirais fasciné de vrais carnets de note, de notes de « terrain » qu'il m'avait tout simplement prêtées à long terme, sans que je perçoive très bien à l'époque la rareté de ce geste. Rien de plus intime que ces variations de la graphie, ces remarques à part soi consécutives à des noms exotiques et à des dates éloignées, ces points d'interrogation, ces soulignements ; ces tâches d'encre ou de quelque pluie tropicale, ces couvertures malmenées où l'on pouvait lire « Nosy Be 1961 », « Mayotte 1963 », etc. En ces années, l'économiste s'était transmué en ethnologue ; les carnets, où généalogies et coutumes matrimoniales succédaient aux cours du café, témoignaient de cette mutation. On sentait bien que sous l'universitaire perçait un homme rompu aux mondes tropicaux, qu'il donnait l'impression de n'avoir jamais souhaité quitter, malgré ses dénégations. Comme son curriculum était aussi ouvert que ses manières, on savait qu'il avait été élève de la marine marchande sur l'Amérique du Sud mais, disait il, ce ne l'avait pas rendu tellement « joyasse » (c'est ainsi qu'il prononçait le « jouasse » (*joyce*) du vieil argot).

C'était déjà bien voyageux, si l'on permet ce néologisme ; l'esprit de gens d'environ vingt ans, habitant Paris ou ce qui venait de s'appeler les « Hauts de Seine » peinait en tout cas à ne pas mythifier une avalanche d'autres lieux incompréhensibles qui provenaient de sa vie : Waimanalo sur la côte Est de ce que l'on transcrit désormais comme O'ahu à Hawaï (où l'avant propos de Rangiroa disait qu'il avait habité), Majunga (que l'on transcrit désormais Mahajanga) etc. Ainsi quelques éléments de la géographie de la terre venaient à la conscience de quelques étudiants ; mais c'était sous l'effet d'une trajectoire que l'on avait du mal à imaginer autrement qu'individuelle.

Quelque chose avec Madagascar semblait le tenir enchaîné ; plus tard, nous parlerions entre amis communs de ce qui ressemblait à une dépendance, comparant ses cycliques retours vers l'ainsi nommée Grande Ile à une « dose » dont il aurait eu besoin. C'est en cet endroit, il est vrai, que l'exotisme avait touché sa jeunesse, comme en témoignait la nostalgique répétition d'allusions discrètes ou d'histoires souvent faramineuses. Ainsi celle de la vieille Sakalava demi aveugle prise en stop sur une route du Nord, peu avant que les freins de la jeep ne lâchent dans une descente, que le véhicule soit arrêté par la pente opposée, pour reculer et revenir s'immobiliser enfin sur le radier qu'elle venait de traverser en sens inverse, en un deuxième coup de chance. « Mon petit fils » (*zafiko*), lui disait la vieille dame d'une voix chevrotante, « expliques moi donc ce qui se passe ». On apprenait qu'il était alors rédacteur de la France d'Outre Mer, et ce que c'était ; on entendait parler d'une certaine Soazara, « reine » d'Analalava et d'Antognibe ; de longues excursions côtières en Zodiac. On comprenait que dans l'ethnographie il y avait quelque chose de l'ordre de l'amour ; de cet amour des questions malgaches qui s'était alors éveillé. Ce mouvement était peu résistible pour des étudiants qui, certes, n'étudiaient pas l'ethnologie par hasard mais se trouvaient ceci fait dans la plus complète perplexité : que faire, et où ? La passion de Paul Ottino pour Madagascar semblait de nature à faire basculer toute une cohorte de « maitres » es lettres si quelques correctifs « naturels » et institutionnels n'y avaient pas mis le holà.

De fait, c'est dans ce torrent que je me trouvais entraîné, sans avoir jamais exactement compris comment, outre l'affection des miens, j'avais pu me retrouver dans une ville dite Tananarive ou Antananarivo après avoir atterri dans un aéroport nommé Ivato, un certain jour de Septembre 1970 ; alors que, débarquant sur la piste comme l'on faisait encore à l'époque, je distinguais le même Paul Ottino agitant les bras tel un sémaphore, du haut de l'une de ces rambardes caractéristiques d'une architecture que l'on pourrait qualifier de pompidolienne, comme celle d'Orly. Si l'on avait questionné le fond de mon cœur quelques mois auparavant, on y aurait probablement trouvé le Sahel, des nomades sobres, des paysages ras comme ceux des Îles Glénan ; c'est là que j'aurais pu tout aussi bien aller. Mais Paul et sa passion, et Dominique aussi, étaient passés par là.

Dès cet instant Madagascar était réel, mais d'une autre réalité que ce qu'il pouvait en évoquer dans ses cours : l'épaisse réalité des choses directement perçues. Plus long en temps, plus lourd en odeurs et en impatience ; Madagascar était réel. En ce premier jour il semblait n'en avoir que faire, paraissant vouloir tout montrer en même temps. Je conserve de ce fait de ces quelques jours de Tananarive une intense impression de fatigue, alors qu'à 1200 m d'altitude je m'essoufflais, derrière cet homme mûr, à gravir quasiment au pas de course les escaliers qui relient le grand marché du Zoma à la ville haute ; dans la cohue des marchands ambulants et l'odeur d'une pisse que je reconnaîtrais plus tard comme celle des gens qui mangent beaucoup de riz. Cette réalité de Madagascar, cette autre réalité de la perception vécue il me permettrait plus tard de l'ordonner, pour qu'elle soit comparable à la perception de l'écrit et des livres. Ce serait un enseignement par l'exemple, reçu simplement en le voyant faire, sur le « terrain » ; dans un premier village de la côte à palétuviers de Nosy Be qui, vue sous cet angle, ne ressemblait que d'assez loin à un paradis touristique ; après avoir longuement suivi l'extraordinaire piste du Nord, avoir connu les loupiottes esseulées de l'hôtel de Port Bergé et les bacs poussifs de la Mahajamba.

Je ne sais comment qualifier la dose d'angoisse qui peut saisir un jeune parisien soudain propulsé dans une case où règne une chaleur torride, environné de gens avec lesquels il ne peut malgré les leçons de malgache échanger un mot qui se tienne, à son grand désarroi ; de gens tout noirs qui ne semblent pas avoir exactement la même idée de l'intimité que lui et qui se pressent à la véranda, sans rien lui dire et pour cause, mais qui se parlent entre eux ; alors que le soir tropical tombe lourdement à six heures, et qu'il n'y a ni électricité, ni télévision, ni eau courante, ni gaz de ville, ni voiture ; que le premier restaurant et la première boutique sont à quinze bornes de pistes dont une bonne dizaine de défoncées, atteignables par un unique taxi 4L dont il n'a pas compris les horaires et dont il n'est pas sûr de reconnaître le propriétaire. « T'as payé, t'as signé, tu navigues », disait-on en un certain club de voile au large dans des circonstances assez comparables.

Ce que j'apprendrais de Paul, c'est que tout ceci n'avait guère d'importance à condition de bien s'y prendre : de s'y prendre de telle manière que les choses de la vie, les choses inconnues, soient prises aux rets des relations humaines ou, si l'on préfère sociales qui seules pouvaient les éclairer ; qu'on ne pouvait acheter du gaz, faire plaisir à des gens, leur demander des services que si l'on

savait leur parler de manière à ce qu'ils comprennent les messages implicites et explicites sans trop de déformation ; que le reste venait de soi, et, en quelque sorte, qu'avant tout était le Verbe. Qu'il s'agisse là d'une condition nécessaire et non suffisante, c'est bien entendu ; je ne comprendrais que plus tard la courtoisie des gens qui m'entouraient. En tout cas, même après quelques années de ce métier je n'arrive toujours pas à comprendre comment des intellectuels de grand renom ont pu contourner la question des langues, et même revendiquer de ne pas les apprendre ; comment il se fait, plus généralement, que l'anthropologie soit si confuse ou silencieuse sur l'enquête de terrain.

La présence de Paul mettrait un ordre qu'on aurait dit magique dans la confusion d'Ambatozavavy, ces premières journées. Je connaissais le professeur, qui était déjà un ami ; mais je verrais débarquer un grand diable athlétique, vêtu d'une toujours élégante chemise à carreaux, bien qu'elle fût rouge de latérite. L'un des dilemmes du trajet en voiture était en effet : ouvrir les fenêtres au risque d'être couvert de poussière, les fermer au risque d'étouffer de chaleur. Je ne sais pourquoi il était venu de Tananarive en taxi brousse, l'une de ces 404 « goélettes » faites pour 8 où l'on s'entassait à 12 ; j'avais cru comprendre qu'à l'époque il connaissait quelques difficultés d'argent, mais je crois bien que c'était aussi pour le plaisir. Bien qu'il fût enrôlé par la poussière, c'était la conversation du taxi brousse qu'il nous racontait avec enthousiasme ; car entre ses occupants s'était posée une question -théorique pour ainsi dire- de parenté. La controverse s'était nouée vers Port Bergé ; et là, avant de passer la nuit dans une auberge, l'on avait dessiné sur le sable, car, apprenais je, c'est ainsi que l'on faisait. « Tu vois : deux hommes qui ne sont pas parents entre eux et ils ont chacun une fille ; si chacun se marie avec la fille de l'autre, sont ils parents (*havana*) ? » Cette sorte de colloque avait duré jusqu'au bac d'Ambanja, par intermittence, sans se dénouer vraiment. Cela, c'était pour moi l'amorce d'une découverte -la découverte de l'eau tiède, peut être mais quand même : de choses que disaient de vrais malgaches, dans un vrai taxi brousse, qui avait amené Paul Ottino auprès de moi. Les définitions de l'anthropologie des manuels et de livres révévés n'étaient pas toujours décisives ; être « parent », ce n'était pas si évident que ça pour les sujets mêmes qui l'énonçaient.

Mais ceci à peine passé Paul était déjà à l'œuvre ; si bien qu'en deux ou trois jours plusieurs hommes de même âge l'appelleraient par son prénom, hommes habitant dans ce que j'apprendrais être la même *toko tany* (« tas de

terre », littéralement) où se situait la maison que nous avions louée, vu que personne d'autre n'en voulait, apprendrais je encore ; vu que couverte en tôle ondulée par un instituteur, avide de la respectabilité qu'elle semblait conférer, elle était si chaude. En fait, il procédait avec ces gens comme avec les étudiants de Nanterre, avec la même désarçonnante spontanéité ; il semblait capable d'harponner n'importe quel passant qui, bouche bée, se verrait irrésistiblement entraîné à répondre à propos de quelque question qui, à l'époque où il revenait d'un brûlis ou d'un champ de maïs, devait le soucier assez peu. Ainsi l'homme, généralement chargé de quelque fardeau, pensait il que *fehitry* cela voulait dire descendre d'un même ancêtre, ou cela comprenait il aussi les alliés (*ampanambady*) ? Si bien qu'en un tournemain, l'élégant Jaosenga serait devant nous et un magnétophone à parler d'ascendances claniques, qu'un autre instituteur dont je me demande encore comment il l'avait trouvé aurait transcrit une heure de bandes enregistrées (peut-être passait il par là) ; que des femmes du quartier auraient pilé du riz pour nous et que nous nous serions retrouvés dans la grande véranda de Jacqueline à manger ensemble ; les quinze hommes du « lignage » et Dominique un peu seulette, car croyais-je comprendre on l'avait placée ainsi du fait de son européanité (les femmes mangeaient ensemble dehors dans une disposition qui était en fait « normale »).

Avec Paul, Madagascar ne semblait qu'un magnifique ensemble d'interlocuteurs existant à la seule destination de l'anthropologie sociale, et il y avait quelque vérité là dedans. Les situations que j'aurais pensées comme les plus difficiles ou les plus inconfortables étaient contournées ou ignorées parce qu'il faut bien appeler le talent. Il connaissait d'autrefois un dénommé Salimo, et ce dernier avait été choisi en cet après-midi de Septembre pour parler de sa généalogie à ce *mpampianatra* (professeur) *ny Université* (ainsi qu'il se présentait sincèrement). J'étais surpris que ces campagnards de Madagascar, si loquaces et si dignes qu'ils se rendaient aux uns aux autres des boîtes de conserve vides égarées servant de pommes de douche, comprennent ce que pouvait bien être l'Université, mais j'étais aussi ébaubi que Paul sache qu'il fallait parler ainsi. Salimo n'avait pas exactement d'inceste dans sa famille, mais des gens s'étaient mariés au troisième ou au quatrième degré ; je le voyais au fur et à mesure que Paul écrivait sur un cahier, où se créait quelque « bouclage ». Or la voix de Jean Salimo -puisque c'était l'un des rares catholiques-, à mesure qu'il parlait de la velléité de cet inceste montait vers le fausset ; Paul, devant l'interviewé médusé, interrompait la conversation pour un aparté : « tu vois, la voix monte, tu as vu comme la

voix monte ». Nous étions sur l'éternelle véranda, et malgré son pantalon d'été, il était assis par terre, ses lunettes rejetées sur le front comme l'on faisait alors. Or, me disais je à part moi, tout ceci est fort gênant ; nous voilà à parler de soi-disant inceste avec quelqu'un que nous connaissons à peine. En fait ce n'était pas grave : tout dépendait de la confiance que chacun interlocuteur était capable de susciter chez l'autre, si éloignés soient ils culturellement. Et Paul, de toute évidence, la suscitait.

La généalogie est peut être simple chez Robin Fox ; mais elle ne l'est vraiment pas quand il s'agit de gens réels. Comme pour ces gens les ancêtres constituaient l'essentiel de leur vie nommée, en parler constituait un acte des plus intimes, soumis à de redoutables et subtiles difficultés. Il semblait traiter la chose comme s'il s'agissait d'un dîner en ville ; de fait, il y avait quelque mondanité sincère dans sa courtoisie. De la même manière qu'on disait à l'interlocuteur d'un appartement parisien que le travail qu'il faisait était intéressant, que la robe était superbe ou que cela faisait des siècles, parce que c'était un signe de paix, des interlocuteurs qui ne connaissaient Paris ou les diners en ville ni d'Eve ni d'Adam étaient traités comme tels, et ils en éprouvaient une vive reconnaissance ; mais ce n'était possible que parce que leur étrange et fascinant questionneur, déportant sur son front ces lunettes de soleil qui lui donnaient une apparence de professeur comme de touriste distingué, connaissait quelque manière subtile de s'adresser à eux dans leur langue. Ce geste des lunettes, aussi bien inconscient qu'impressionnant (en ce qu'il laissait penser que la conversation était normale) était fort réussi. J'apprenais qu'on pouvait dire « Monsieur ou Madame » (*Madamo*) à l'interviewé dans une foule de paroles aussi malgaches qu'incompréhensibles. Il était là, toujours à parler de l'Université, à dire que nous étions là pour fabriquer un dictionnaire (ou, plus exactement de « fabriquer » un livre, *manaboatra boky*) et la tante paternelle Vao récitait fièrement des noms que, je le saurais plus tard, ses neveux et nièces proches ne connaissaient pas ; c'était en plein après-midi, alors que des nièces s'affalaient sur la véranda, porteuses de quelque travail de couture. « La tante Vao a un livre dans la tête », disait il ; car, ajoutait il ensuite en aparté, « tu comprends je l'ai un peu flattée, comme ça ça sera plus facile pour vous ». Vao était de toute façon un amour de vieille dame, vexée plus tard que nous ne puissions dormir dans la minuscule pièce attenante à la sienne. J'étais auprès de lui, et, regardant sur le cahier je comprenais de visu ce qu'était, en fait, une « parentèle bilatérale » : c'était ce par quoi il fallait toujours commencer, points d'interrogation (concernant les

ascendants inconnus) y compris. Car chacun avait un père et une mère, et même des grands-parents ; ce que je n'avais pas encore tout à fait réalisé, si savant que j'étais même sur les Kachin de Birmanie.

Tout ceci était sans doute trop fort et trop soudain ; même les gens les mieux disposés ne pouvaient se souvenir de tout. Nous montions une colline vers l'une de ces propriétés de style créole de Nosy Be, et Paul s'arrêtait, caressant une plante : « *Mody tsy maty* » commentait-il « Rentre mais ne meurt pas » ; c'était une sensitive. Avais-je compris ? L'homme ne semblait vivre qu'au rythme du *global knowledge* de Geertz, ce qui en ces endroits conférait à sa présence les aspects surprenants du rire selon Bergson.

C'est ainsi que nous nous trouvâmes grâce à lui embauchés à la récolte du poivre, sur la propriété de celle que j'apprenais être une sorte de « sœur » et de son conjoint Bourah, le comorien. Ce que faisait Paul Ottino de ces heures qu'il avait lui même provoquées, c'était de s'asseoir sous les arbres de couverture (qu'on appelait *bonara*, c'est à dire bois noir) et de lire un livre : *Kinship and the Social Order* de Mayer Fortes, qui était paru l'année d'avant. Ainsi nous étions là, perchés sur des échelles, égrenant du poivre avec une sœur et un beau frère métaphoriques, alors que Paul Ottino nous commentait l'opposition entre « sphère jurale » et « sphère politique », adossé à quelque pente parmi les débris végétaux.

« Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé » est il dit dans la Bible. Est-il outrecoûdant de penser que la passion qui animait Paul, créatrice par la suite de si larges ouvertures vers l'histoire culturelle de l'Océan Indien, n'aurait pas tout d'abord trouvé à s'assouvir en ces choses si ténues et si précieuses d'une ethnographie malgache à la Geertz, qu'il pouvait maîtriser mieux que personne ? Je ne peux en tout cas m'empêcher de penser à ce que le chroniqueur discret et fulgurant qui pointe dans *Rangiroa*, l'extraordinaire homme de terrain que je voyais agir à Ambatozavavy, aurait fait de l'intimité avec les faits malgaches qu'il manifestait en ces jours de 1970 ; quelque chose comme le livre de Geertz sur la religion de Java, un autre monument dédié à la mémoire des hommes en société, au temps qui est leur et qui passe, et qu'on ne saurait mieux exprimer que par ces paroles incisives, ces parlars idiomatiques, qu'il savait si bien repérer. Pourtant, après *les Economies paysannes malgaches du Bas Mangoky*, aussi souvent cité il est vrai par des ethnologues que par des économistes, Paul n'était pas auteur d'un livre d'ethnographie malgache contemporaine ; chose incroyable et inattendue, aussi inattendue

que la personnalité même de l'homme⁵. De fait, après le détour vertigineux sur les mythologies anciennes de Madagascar et de leur « discours tangentiel »⁽⁶⁾, c'est de phénoménologie qu'il me parlerait soudain, et d'auteurs qu'il n'avait pas coutume de citer : Husserl, Habermas. Or ne pouvais je m'empêcher de penser, la phénoménologie, il l'avait déjà au dedans de lui même ; ce qu'il cherchait, il l'avait déjà trouvé. Non sans quelque grogne intérieure je lui dirais, s'agissant de « vécu » que les phénoménologues prenaient invariablement pour exemple le marronnier qu'ils voyaient de leur fenêtre ; pensant à part moi qu'il était quand même surprenant que l'homme qui faisait si admirablement surgir à la conscience du lecteur l'existence de Tihiva Autai, 70 ans, pêcheur de Rangiroa, ait quelque leçon à recevoir d'un familier de Frisbourg et de Gottingen, philographe des marronniers. Entre une ethnographie « phénoménologique » et une ethnographie de « la marquise sortit à cinq heures » la différence était fort ténue mais fort décisive : Paul me paraissait à même de l'incarner, avec une évidence aveuglante.

Aveuglante, précisément. Qui suis je pour interroger le nez de Cléopâtre et décider de ce qu'aurait dû être l'itinéraire, si réussi de surcroît, d'une figure de l'anthropologie française, ou pour évoquer d'éventuelles alternatives ? Pour lui aussi, les jours ne comptaient que vingt-quatre heures.

Faut-il alors se contenter d'une histoire de sanglier ? Ce cuissot, Mr Fiory, technicien de la station ORSTOM de Nosy Be nous en aurait fait cadeau après l'une de ses chasses dans la presqu'île de Nosy Faly qui ravissaient tellement les paysans. Mais le cuissot était venu avec les poils et la peau, et nul parmi nous ne savait comment faire. L'une des choses que j'ai apprises de Paul, c'est que l'on pouvait se balader dans un village malgache à la tombée du soir avec une cocotte minute, d'où dépasserait un cuissot de sanglier fort poilu ; ceci avec un parfait naturel. A des fins de renseignement technique l'ensemble serait montré à des femmes dont la tante Vao, que Paul venait d'interviewer. Or cette dame âgée, de vague ascendance musulmane, ne manquerait pas de pousser de hauts cris à la vue de l'objet à la limite de l'obscène que Paul lui présentait avec un air de petit garçon ; la tante Vao,

(5) Depuis que ce texte a été écrit Paul Ottino a finalement publié une somme sur l'anthropologie de Madagascar : *Les champs de l'ancestralité à Madagascar. Parenté, alliance et patrimoine*. Paris, Karthala/Orstom, 1998, 685 p., bibl., Il nous a quittés fin 2001.

(6) *L'Etrangère intime. Essai d'Anthropologie de la civilisation de l'ancien Madagascar*. Paris, éditions des Archives contemporaines 1986. Compte rendu in *L'Homme-Revue française d'Anthropologie* Janv.-Mars, vol. XXVIII E.H.E.S.S.-Collège de France, Paris, 1988.

que le même Paul venait d'interviewer longuement. Nul n'est parfait. C'est lui qui trouverait une nièce de Vao, non moins vaguement musulmane mais forte cuisinière ; si bien que le découpage et la cuisson seraient accomplis en un tournemain, et que j'apprendrais que parmi des gens vaguement musulmans, il y en avait de plus ou moins vaguement que les autres. Mais le sanglier une fois cuit continuait à faire parler de lui : le cuissot, même apprêté, étant trop énorme pour trois appétits, Paul décida de le distribuer ; la rumeur courut le village, de sorte qu'une tradition éphémère s'établit, selon laquelle, sans doute, « il y avait du sanglier tout cuit chez les *vazaha* » et que chacun se pressa à la véranda. Comment refuser à Melobary ce que l'on vient de donner à Jao ? Ce cuissot si péniblement conquis sous forme comestible, nous le voyions s'échapper désespérément de la cocotte sans y pouvoir mais, à mesure des visites, alors que nous mourions de faim. Paul en rirait des années, si bien que j'apprendrais que les professeurs d'Université en ethnologie peuvent ignorer comment faire cuire les sangliers, et que cela peut les faire rire assez longtemps.

Est-il, encore, du ressort de cet hommage de parler de Paul dans l'eau ? Sans doute, indirectement. Parce que ces gens qui se douchaient sans cesse mais ne se seraient baignés à aucun prix étaient fort connaisseurs de poissons. Ils s'empressaient pourtant de les tuer une deuxième fois en des court bouillons, mortifères pour des espèces si délicieuses une fois grillées, comme les carangues. De quelques pêches, plus tard, je pouvais ramener des identifications immédiates : « tu as eu un *henzy* » (une vive) « tu as eu un *alovo* » (mérrou) me dirait on à Ambariotelo ou à Ampasimena. Je ne peux éviter d'évoquer l'homme, tout professeur qu'il était, que je voyais pourvu d'un masque, d'un tuba et de palmes évoluer dans l'eau surchargée de plancton, sur le tombant de Nosy Komba, appelée en fait Ambariovato, soit « l'enclos des pierres ». Bien sûr que j'avais peur ; il y avait d'énormes requins partout, il n'y avait pas de récif barrière : ce tombant tombait vertigineusement dans l'eau sombre, bien qu'à Ambariotelo j'apprendrais qu'il y avait plus vertigineux encore. Mais, m'avait-il appris, il n'y avait pas d'accident ; de toute façon, les requins n'étaient pas méchants et ils ne venaient pas si près du rivage. A terre comme dans l'eau, sa présence suffisait alors à rassurer. C'était l'homme de certaines passes de Rangiroa que je voyais, dans cette eau turbide et poissonneuse. Malgré tout, alors que sa femme s'était inquiétée après plusieurs heures dans l'eau, il était revenu un peu soucieux : « il y avait un espèce de gros truc qui tournait » disait-il.

Voir Paul plonger c'était voir un beau spectacle ; c'était aussi voir un certain passé, celui vécu avec Punua Tepehu. Il plongeait vers un certain pâté de corail et restait ce que l'on aurait pu appeler des heures, agrippé à la roche et attendant que le poisson passe. Cette attitude, je la retrouverais dans le lagon de Mo'orea ou d'ailleurs, chez des plongeurs tahitiens. Cet univers lui restait familier. Cette familiarité, il m'en fit encore part plus tard en me faisant des signes dans l'eau, indiquant un fond sablonneux, à une dizaine de mètres où, personnellement, je ne distinguais rien. Paul plongeait vers ce fond, le fusil harpon pointé vers une « cible » qu'il frôlait à la toucher, jusqu'à ce qu'une immense raie pastenague enfouie sous le sable décolle en un soudain tourbillon, emportée d'une trajectoire rectiligne dans l'eau verte, sa longue queue battante. Ce que j'apprenais de Paul, c'est qu'il y avait d'immenses raies pastenagues cachées sous le sable, à dix mètres de fond ; que les thonidés se remarquaient par une signature, située à la naissance de leur queue ; que les carangues avaient une sorte de gueule patibulaire, qu'il mimait en avançant le menton ; et que de soit disant « poissons-panthère » étaient aussi connus dans le parler local comme des « suicidés », vu que le chasseur attirait irrésistiblement leur curiosité. Une catégorie analogue était utilisée par les agriculteurs Masikoro du Sud Ouest à propos des pêcheurs Vezo, qu'ils comparaient aux bancs de *fiantzifa* (*Naso Unicornis*) qui « se font tous tuer sur le même chemin » (*mate andala raiky*)(⁷)

Inutile de rappeler que l'imparfait utilisé ici relève, en quelque sorte de la phénoménologie : comme on dit dans le Sud des Etats-Unis, « le passé n'est pas mort, il n'est même pas encore passé ». Après ces quelques jours d'Ambatozavavy et d'Ampangorina je n'ai plus vraiment refait de terrain avec Paul Ottino, nos vies ont géographiquement divergé. Mais ces jours n'ont cessé de m'accompagner. Tel est aussi l'homme à qui nous rendons hommage aujourd'hui ou, plutôt, voici ce que j'ai cru apprendre d'une personnalité apte à laisser de fertiles et inoubliables traces partout où elle passe. Oserais je ajouter que l'homme des mythologies historiques de l'Océan Indien, l'homme des rôles à la Goffman, oserais-je ajouter que son centre était là d'après moi, dans les conversations de fin d'après-midi avec une vieille dame dénommée Vogny en qui il s'était alors trouvé comme tout le monde à Madagascar une « grand-mère » (*dady*), et que c'est toujours cela qui l'a « fait avancer » comme

(⁷) Observation de B. KOEHLIN in *Les Vezo du Sud Ouest de Madagascar*, « Cahiers de l'Homme », Paris, Mouton 1977.

on dit en américain ? L'hommage est un genre difficile, et ce d'autant plus qu'il est sincère.

Paris, Juin 1993.

(Saint-Martin Labouval, Aout 2009)